Ami du Clergé du 2 juillet 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une première messe. — La mission sociale du prêtre, 385.
Petits prônes. — XXXV. *7e Dim. après la Pentecôte :* La foi et les œuvres, 389.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXXXVII. *L'épreuve des événements (suite) :* Le genre de vie, 390.
Le « Salve, Regina. » — V. Les joies que donne la T. S. Vierge, 393.
La prédication des choses qui nous entourent. — 86. Le sel, 395. — 87. Le lièvre, 395. — 88. Le cœur, 398.
Aux Enfants de Marie. — LXII. L'image du Sacré-Cœur, 398.
Plans pour sermons à l'occasion d'une bénédiction de la mer. — I. La vie du marin et celle du chrétien, 399. — II. Les leçons de la mer, 400. — III. La mer dans l'Ecriture, 400.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

LA MISSION SOCIALE DU PRÊTRE

Mon cher ami et jeune confrère,

En me priant de prendre la parole dans la cérémonie de votre première messe, vous m'avez procuré la satisfaction de rendre un public hommage aux qualités d'esprit et de cœur que la Providence vous a départies.

Je conserve dans leur fraîcheur et leur netteté premières les bonnes impressions que nous laissa jadis le petit écolier dont la volonté se pliait avec une docilité exemplaire aux prescriptions de la règle du collège, les satisfactions que nous causa l'élève studieux, réfléchi, qui, par son application au travail et sa parfaite régularité de conduite, emporta plus d'une fois le prix qu'on décerne au plus méritant. Une aménité de caractère qu'on est tenté de regarder comme l'heureux apanage de quiconque a vu le jour ou a grandi sous ce climat exceptionnellement doux vous a concilié de nombreuses et bien précieuses amitiés.

Mais ce que je tiens à louer par-dessus tout, c'est la piété de bon aloi que le plus humble de vos maîtres était tout heureux de constater ; à l'époque quelque peu lointaine où se reportent mes souvenirs, votre amour de la prière autorisait à présumer de votre vocation à l'état ecclésiastique chacun des dévoués professeurs en qui vous avez pu admirer, outre la science et l'art de bien dire, une dignité qui sait pourtant condescendre aux faiblesses du jeune âge, avec l'attrait d'une vertu qui trouve sa plus belle récompense dans le nombre toujours grandissant des prêtres que le collège donne à notre diocèse.

Au nom de tous vos maîtres d'autrefois, de ceux qui sont présents comme de ceux dont nous regrettons l'absence ; au nom de tous ces prêtres vénérés accourus ici pour vous faire cortège, je vous adresse notre plus affectueux salut de bienvenue, comme au nouveau frère d'armes qui vient aujourd'hui prendre place dans les rangs où l'on soutient le bon, mais rude combat.

Combien cette fête eût gagné en éclat, si une voix plus autorisée que la mienne se fût élevée pour édifier cette magnifique assemblée, si le très digne et très zélé pasteur de la paroisse de N... eût couronné lui-même l'heureuse réussite d'une vocation menée à bonne fin grâce à son initiative généreuse et à l'affection toute paternelle qu'il n'a cessé de vous porter depuis le jour où il apprit à vous connaître ! En me déférant l'honneur de vous louer, il ajoute un nouveau poids à la dette de reconnaissance qui pèse sur vous et sur moi. Je garde du moins, pour me soutenir dans ma tâche, l'espoir de vous être agréable à tous deux dans une occasion où la bonne grâce doit l'emporter sur la réserve dans laquelle j'aurais souhaité m'enfermer.

Mes frères,

Vous êtes venus nombreux vous unir au *Magnificat* du jeune prêtre impatient de célébrer les merveilles de grandeur et de puissance opérées en lui par celui qui est la Toute-Puissance : *fecit mihi magna qui potens est.* Vous avez voulu témoigner par là en même temps qu'une sympathie bien légitime envers une famille et un enfant de votre paroisse, la foi qui reconnaît l'éminente dignité du sacerdoce et la reconnaissance pour l'avantage qui en résulte à l'égard du peuple chrétien. C'est sur cette dernière idée que je voudrais aujourd'hui attirer votre attention. Afin de donner à notre fête tout son sens, afin de vous y associer pleinement, mon dessein est de vous entretenir de la mission sociale du prêtre, de vous en faire voir l'importance et la nécessité dans une société menacée jusque dans son existence même par deux funestes dissolvants dont l'un s'appelle l'égoïsme et dont l'autre est caractérisé par l'absence du respect de l'autorité.

Comment l'autorité ne peut-elle se maintenir et s'affermir autrement que par le ministère du prêtre ;

Comment le dévouement est-il condamné à disparaître s'il n'est encouragé et alimenté par le prêtre ;

Tel est le partage de ce discours.

I

La première base de toute société est l'autorité ; le prêtre la maintient et la consolide par sa doctrine.

S'il est une question suprême, une question qui domine toutes les autres questions, c'est la question de l'autorité. Avant le commencement du monde, elle se trouvait déjà engagée dans une lutte qui eut le ciel pour théâtre. Une chute, dont le retentissement se prolongera éternellement, punit les anges rebelles de leur audacieuse témérité.

Ce que Lucifer avait tenté sans succès, l'homme essaya de l'entreprendre à son tour ; l'ignorance et le doute, la douleur et la mort, voilà les fruits amers qu'il emporta de son séjour dans l'Eden où il n'aurait dû trouver qu'un accroissement de splendeur et

de félicité. Depuis ce jour fatal, l'orgueil qu'on trouve à l'origine de toute faute, l'orgueil qui fit tomber les anges du ciel et perdit la race humaine, l'orgueil exerce dans le monde un détestable empire, persuadant à chacun des descendants du premier homme révolté qu'il est de sa dignité d'affranchir sa raison de la tutelle importune de l'autorité, soit divine, soit humaine. De là les persécutions, les schismes et les hérésies ; de là les guerres civiles et les révolutions qui ont si souvent suspendu la marche en avant des peuples vers la civilisation et qui les ont replongés dans les horreurs de la barbarie.

C'est qu'en fait, la première condition du progrès moral et matériel réside dans le respect de l'autorité ; il n'est aucune société, si restreinte qu'on la suppose, qui puisse, je ne dis pas prospérer, mais seulement subsister, si elle n'est appuyée sur l'autorité. Montrez-moi une construction qui soit à même de braver les intempéries des saisons, les coups de pic des démolisseurs, sans qu'il y ait unité parfaite dans la structure, unité résultant de l'étroite liaison entre elles des différentes parties de l'édifice ! Autant le ciment est nécessaire à la solidité des moellons superposés les uns aux autres, autant l'autorité est de rigueur pour maintenir dans l'unité les membres épars d'une société.

Aussi, les hommes ont toujours admis l'autorité ; ils ont pu discuter sur ses formes, jamais ils n'ont contesté sérieusement sa nécessité ; quand ils s'acharnent à la renverser, ce n'est pas pour la détruire, c'est bien plutôt pour la déplacer.

Mais où est la source de l'autorité ? qui l'a donnée à ceux-là qui la détiennent et quel usage convient-il d'en faire ?

A Pilate qui se targuait de son droit de vie et de mort sur les criminels, le Christ répondit : « Tu n'aurais pas le moindre pouvoir sur moi si le ciel ne te l'avait concédé. » (Jo., XIX, 11). Le pouvoir des supérieurs n'est donc autre chose qu'une émanation du souverain pouvoir qui est en Dieu, et c'est seulement dans la pleine conscience et en vertu de leur mission providentielle que les supérieurs ont le droit d'exiger le respect et la soumission des inférieurs.

Or, ces principes ne sont pas gravés dans le cœur de l'homme ; ils doivent lui arriver par la voie de l'enseignement. Qui donc les lui apprendra ? qui, sinon le prêtre, ministre de Dieu au nom de qui s'exerce le pouvoir ? Pénétrez dans une église à l'heure de l'office et considérez ce qui s'y passe ; une multitude diversement composée se presse au pied de la chaire de vérité. Je distingue dans cette foule des lettrés, des savants et des ignorants, des riches et des pauvres, des hommes d'Etat, des magistrats et des artisans, des enfants, des jeunes gens, des pères, des mères de famille et des vieillards. Voici que s'avance le prédicateur ; tous les regards sont fixés sur lui : c'est un enfant du peuple à peine sorti de l'adolescence ; ayant passé ses plus belles années dans la méditation des vérités contenues dans le dépôt de la Foi, il ne sait rien des discussions politiques qui divisent les citoyens d'un même pays, ni des théories spécieuses à l'aide desquelles on cherche à fusionner dans un même parti ceux que la naissance, les habitudes et les fonctions ont profondément séparés. Dans ses mains, humides encore de l'onction sacerdotale, il tient le livre des divines Ecritures ; il ouvre ce recueil et laisse tomber sur la foule attentive ces paroles révélées : « *Non est potestas nisi a Deo.* Pas d'autorité qui ne vienne de Dieu. » (Rom., XIII, 1). Aussitôt il pénètre dans les esprits comme un trait de lumière démêlant les éléments confondus de la hiérarchie civile et domestique et démontrant à tous sans équivoque la condition première, indispensable pour obtenir l'ordre et la sécurité, la paix et le bonheur.

J'ai bien dit « le bonheur ; » car il est trop vrai qu'on ne trouve l'amitié sincère et désintéressée, celle qui reste forte malgré sa longue durée, on ne trouve le support mutuel, l'oubli des torts réciproques, en un mot tout ce qui est de nature à alléger le fardeau de la vie, que là où l'autorité s'inspire de la prédication du prêtre pour jouir du commandement dans les limites et la mesure que la religion lui assigne.

Sans cela, l'autorité dégénère en arbitraire qui enfante la confusion, le désordre et l'anarchie. Voyez quel spectacle attristant nous offrent ces intérieurs dans lesquels ne pénètrent jamais l'influence ni la parole du prêtre pour délimiter à chacun ses droits et ses devoirs. Un despote qui s'inspire uniquement du caprice donne des ordres d'un ton de voix rude et d'un œil courroucé ; au moindre délai dans l'exécution, à la moindre infraction à sa parole, sa lourde main s'élève et retombe sur la victime qui s'offre la première à ses coups.

L'épouse rudoyée et les enfants apeurés par cette manière de pacha se désaffectionnent du foyer familial, le quittent et vont demander aux fumées des breuvages capiteux, aux étourdissements des plaisirs déshonnêtes, l'oubli des rebuffades qu'ils essuient journellement de la part du chef de famille inconscient de l'usage qu'il doit faire de son autorité.

Sans pousser le mal à un tel excès, n'entendons-nous point de tous côtés des gens bien pensants qui disent : « Quel siècle et quel temps sont les nôtres ! »

Tout s'en va ; plus d'autorité dans les parents, plus de soumission dans l'enfance, partout l'instinct de rébellion, partout des esprits chagrins, des têtes farcies des idées d'indépendance et d'insubordination !

M. f., avons-nous le droit d'attendre mieux d'une génération qui a sous les yeux des exemples peu conformes à l'enseignement que lui donne le prêtre ? « Vous serez des saints, dit au jeune homme, à la jeune fille, le ministre de Dieu ; vous serez saints, parce que le Seigneur vous veut semblables à lui ; vous respecterez votre père et votre mère, parce qu'ils sont près de vous les dépositaires de l'autorité divine ; vous ne blasphèmerez pas, vous ne mentirez pas, vous vous abstiendrez de toute impureté, parce que cela est abominable aux yeux du souverain Maître; vous respecterez les cheveux blancs des vieillards et vous aurez compassion des malheureux, parce que les prédilections du Dieu très bon

ont toujours été pour les pauvres, les souffrants et les déshérités de la vie. »

Or voici qu'un doute se fait jour dans la pensée des auditeurs de ce langage : Le prêtre leur impose des devoirs austères en s'autorisant de la volonté manifeste de Celui qui gouverne le monde. N'y aurait-il que les inférieurs qui eussent à lui rendre compte ? La volonté suprême qui préside à la disposition de l'univers serait-elle moins sacrée pour ceux qui exercent le commandement que pour ceux qui leur sont soumis ? Dès que l'enfant, dès que le jeune homme s'aperçoit que les prescriptions les plus formelles du Décalogue sont foulées aux pieds sans scrupule par ceux-là en qui se personnifie l'autorité, il se fait dans son âme impressionnable comme l'écroulement des idées acceptées jusqu'alors en matière d'obéissance, et le manque d'égards envers une autorité infiniment moins respectable que celle de Dieu ne tarde pas à devenir le premier châtiment de parents insoucieux de seconder la parole et l'action du prêtre qui recommande à tous le respect de l'autorité.

Si maintenant nous voulons nous rendre compte des conséquences désastreuses qui résultent pour la société civile du manque de respect de l'autorité, voici ce que nous apprend l'histoire. Des hommes se faisant passer pour des réformateurs s'avisèrent de tenir aux multitudes ce langage séduisant : « La règle de la croyance et de la conduite de chacun se trouve dans sa raison : plus d'Eglise, plus de prêtres qui nous imposent la foi en des dogmes incompréhensibles, qui nous soumettent à des pratiques crucifiantes pour la chair ; désormais chacun sera son évangile à soi ainsi que le censeur sans contrôle de sa propre conscience ; vous serez tous libres et indépendants comme des dieux. » A cette parole, les rois, les nobles, les riches, les peuples, tous se dirent : « Nous ne sommes point touchés, laissons se réaliser cet idéal. » Le principe d'autorité une fois entamé, les conséquences allaient venir d'elles-mêmes. A quelque temps de là, les voix qui avaient crié : « Vous serez comme des dieux », reprenaient en chœur leur formule ainsi modifiée : « Vous serez comme des rois ! » Et l'on vit renverser et briser des trônes. « Vous serez comme des nobles ! » proclamèrent les voix ennemies de l'autorité ; et aussitôt le ravage s'étendait par tout le pays. Alors les riches se regardèrent en tremblant, se demandant si l'on oserait toucher à leur autorité... Et les voix séductrices continuaient de crier : « Vous serez comme des riches ! » et les spoliations allèrent leur train.

Or voici qu'aujourd'hui des paroles encore plus terribles jettent partout la stupeur et l'émoi, car nous entendons l'appel à la suppression de ce qui reste d'autorité : « Vous serez comme ceux qui possèdent quelque chose ! » La foule des miséreux enflammés par l'espoir de puiser dans des trésors fabuleux qu'on fait miroiter sous ses yeux ardents de convoitises, l'innombrable armée des n'ayant-rien fait entendre un murmure avant-coureur d'une explosion des appétits et des colères mal contenus ; c'est le fracas souterrain du volcan qui s'apprête à vomir la dévastation et la ruine sur les campagnes égayées par les plus réjouissantes floraisons, sur les villes où débordent le plaisir et le bonheur de la vie.

« Qui nous sauvera, clament les sages épouvantés, qui détournera les calamités qui nous menacent ? » Le remède au désordre qui nous inquiète n'est pas ailleurs que dans la soumission à l'autorité de Dieu au nom de qui le prêtre promet un royaume éternel à ceux qui acceptent avec résignation l'ordre de choses voulu par la Providence. La manière la plus efficace qui soit d'affermir l'autorité humaine, c'est de revendiquer sans cesse les droits imprescriptibles de l'autorité divine.

II

Non moins que l'autorité, le dévouement importe grandement au progrès des sociétés, au maintien de la concorde entre les citoyens qui forment l'ensemble d'une nation. Etouffer le sentiment surnaturel qui fait sortir le cœur humain des limites du moi pour se porter aux intérêts d'autrui serait déchaîner la guerre civile au sein de la contrée la plus policée : au-dessous d'un pouvoir tyrannique opprimant sans pitié les malheureux soumis à sa domination, on ferait de ses victimes un peuple de séditieux toujours prêts à suivre les conseils de l'envie, de la haine et de la vengeance. Le dévouement seul peut rendre acceptable à ceux-ci leur état de souffrance, de travail et d'infériorité, en rapprochant de leurs cœurs aigris les cœurs de ceux-là qui semblent mieux partagés. L'homme est naturellement cruel envers l'homme et jamais la fleur du dévouement ne se fût épanouie dans son cœur, si le christianisme ne fût venu le féconder de ses divines leçons. C'est dans l'Evangile qu'on trouve le précepte de la générosité ; c'est le Christ qui nous a donné la formule du dévouement quand il a dit : « Tout ce que vous ferez au plus petit des hommes, c'est à moi que cela sera fait. » (Math., XXV, 40).

Or le Christ est rentré dans sa gloire céleste, et c'est maintenant le prêtre qui a mission d'entretenir le dévouement apporté du ciel sur la terre ; le prêtre refait les admirables instructions tombées des lèvres de la Sagesse incarnée ; il redit aux hommes leur commune origine, il leur montre la Patrie vers laquelle ils doivent cheminer en s'entr'aidant les uns les autres : *omnes vos fratres estis*, vous êtes tous frères, attendu que votre père à tous est dans les cieux, *unus est enim pater vester cœlestis*. Voyez comme la prédication du prêtre suscite de magnifiques, de sublimes dévouements. Pour les glorifier, il me suffira de vous inviter à regarder ce qui se passe ici-même, dans cette ville de S... Comptez les œuvres du plus pur désintéressement, de la générosité la plus magnanime : ce sont les héroïques filles de Saint-Charles ; les humbles servantes des vieillards, dont le zèle industrieux pourvoit à l'entretien d'existences auxquelles il ne reste plus d'autre ressource que l'affection de la Petite Sœur des Pauvres. Encore des femmes au grand cœur, celles qui recueillent les tristes épaves que leur amène le naufrage des intelligences, qui entourent

de soins maternels des êtres que le manque de raison a retranchés par avance du milieu des mortels. Non moins dignes de louanges, les âmes que dévore l'amour du sacrifice et qui s'ensevelissent vivantes dans un cloître où elles pleurent et réparent pour les iniquités du monde. A la suite de ces professionnels du dévouement, saluons avec honneur la dame de charité, l'habitué des cercles et patronages, qui vont soulager la misère à domicile, qui pénètrent dans la mansarde du malheureux, près du grabat où gémit l'infortune, afin d'y laisser un peu de leur or et beaucoup de leur cœur.

Quelle est donc l'origine et la cause de tous ces dévouements ? Dans le monde moral comme dans le monde physique, il n'y a pas d'effet sans cause ; quelle est donc celle de tant et de si beaux actes de charité ? N'est-ce pas la prédication de la fraternité chrétienne ? Dès lors que le prêtre nous montre dans les pauvres et les souffrants de véritables frères, *omnes vos fratres,* il déracine l'égoïsme de nos cœurs ; car si l'on peut délaisser et repousser un étranger, ce serait une infamie de rejeter un frère, celui qui s'est nourri au même sein, qui garde dans la mémoire le souvenir d'une même mère, qui s'agenouille et prie avec nous sur la même tombe.

Provoquer le dévouement, tel est le premier résultat de la mission civilisatrice du prêtre ; le second est de l'entretenir, parce qu'à tout dévouement il faut un aliment qui l'entretienne et le fasse persévérer.

On peut se dévouer dans un moment donné, dans un incendie, sur un champ de bataille, quand on se sent soulevé et comme emporté par les acclamations d'une foule qui vous admire ; on peut se dévouer pendant un peu de temps quand on espère recueillir pour prix de ses services la reconnaissance et les éloges populaires ; mais pour se dévouer toute la vie, chaque jour et à chaque heure du jour, pour se donner à ses frères dans le silence et obscurément, sans être applaudi que des seuls anges du ciel, il faut un courage, un dévouement alimenté par une force surhumaine perpétuellement renouvelée. Eh quoi ! l'amour maternel lui-même a besoin d'être soutenu par l'idée de la reconnaissance des enfants, par la perspective de l'avenir que leur prépare le dévouement ; le cœur se fatigue du plaisir, des fêtes, des parfums les plus exquis, des harmonies les plus suaves, et vous croiriez qu'il ne se fatigue pas du sacrifice, du spectacle des misères physiques et morales, de la douloureuse complainte des larmes et des sanglots ?

Ah ! si nous manquions de l'Eucharistie, bientôt c'en serait fait de toutes les œuvres de dévouement qui sont la gloire de notre sainte religion. Mais l'Eucharistie, c'est au prêtre que vous la devez ; qu'il vienne à disparaître, et, du même coup, se tarira la source merveilleusement abondante où s'alimente le dévouement de chaque jour. Oui, m. f., si vous n'aviez plus de prêtres pour consacrer et distribuer l'Hostie qui nourrit la charité, vous seriez obligés d'apposer la date finale sur le registre des dévouements. Peut-être réussiriez-vous à écrire encore quelques pages, en vertu des habitudes acquises, mais l'impulsion imprimée au cœur par l'amour qui est en Dieu venant à manquer, il faudrait vous résigner à fermer le volume.

Enfin, m. f., le prêtre entretient le dévouement dans la société, parce que lui-même est un exemple vivant de la charité fraternelle ; il met au service de tous son temps, son intelligence, ses études, ses prières, son activité, ses soucis, en un mot toute sa vie. Aussitôt qu'il a entendu l'appel mystérieux de la grâce, l'enfant mesure du regard la distance qui le sépare de l'autel ; il l'aperçoit au loin surmonté de la croix qui lui tend ses bras rayonnants de la beauté du sacrifice et l'invite à entrer dans la voie douloureuse des peines et des immolations. Alors il se lève, et, comme le Christ allant au Golgotha accablé de blessures et défaillant sous le poids d'une amère tristesse, le jeune lévite marche vers l'autel en s'habituant à renoncer à ses aises, en enfonçant dans sa chair les épines de la mortification, en soumettant son esprit aux épreuves d'une formation intellectuelle toujours longue et parfois préjudiciable à la santé. Chaque pas qu'il fait en avant lui coûte un effort et une peine ; chacun des Ordres qui lui sont successivement conférés tranche quelqu'un des liens qui l'attachaient à sa famille et au monde.

De renoncements en renoncements, de séparations en séparations, il atteint l'endroit du sacrifice, il arrive à l'autel sur lequel il offre au ciel une double victime, car il mêle au sang du Christ la sueur de ses mortifications, le parfum de sa chasteté gardée au prix de combats déchirants ; avec les mérites de la victime céleste, il présente au Père des miséricordes les mérites de son esprit soumis à la vérité immuable, les mérites de son cœur nourri d'immolations. Le sacrifice achevé, le prêtre communie : il fait descendre dans sa poitrine Dieu sacrifié pour lui, Dieu qui s'est donné à lui afin de lui communiquer la force de se sacrifier à son tour, de se donner à ses frères pour Dieu.

Du pied de l'autel où s'est accompli le mystère de l'amour infini se restreignant dans les étroites limites du cœur de la créature, le prêtre part à la recherche des misères à soulager, des infortunes à consoler. Qui a faim ? me voici. Qui a soif ? qui manque de vêtements ? Je suis le Christ, *vivit in me Christus ;* je suis la charité, je suis le dévouement, *charitas Christi urget nos.* Qu'il vienne à moi, celui qui pleure et je sècherai ses larmes ; qu'il m'ouvre son cœur, celui qui est affligé et je soulagerai sa peine, *et ego reficiam vos.* Et s'il arrive que la Providence s'est choisi le prêtre dans une tribu plus riche des dons du cœur que des biens de ce monde, alors le chercheur de misères se fait chercheur de ressources, et lui que n'émeut point la considération de ses propres besoins, s'en va tendre aux privilégiés de la fortune, en faveur des malheureux, une main pleine de bénédictions dont il récompense les mains qui s'ouvrent pour déposer dans la sienne l'obole de la tendre pitié.

Mon cher ami,

Il est temps que je vous permette de retourner au saint autel pour y offrir à la majesté divine, en faveur des besoins de l'Eglise, de ceux de votre famille, de cette assemblée et spécialement des vôtres, le sacrifice du corps et du sang du Prêtre éternel. La main des anges portera cet holocauste au pied du trône du Tout-Puissant.

Parmi les esprits bienheureux que va réjouir l'offrande de la victime céleste, la foi et l'espérance nous désignent une âme intimement unie à la vôtre, étroitement associée à l'honneur de votre sacerdoce. Trop tôt partie de ce monde pour avoir eu la joie de contempler des yeux de la chair l'émouvante cérémonie de votre première messe solennelle, elle a contribué à vous y préparer en veillant sur vous du haut du ciel, en remerciant le Seigneur chaque fois qu'elle vous a vu faire un pas de plus dans le sanctuaire.

En ce moment solennel, cette âme vous contemple revêtu d'une dignité qui vous rapproche de sa demeure glorieuse et, ravie d'un grand bonheur, elle conjure avec nous l'Agneau immolé de faire descendre sur vous les bénédictions qui font les saints prêtres. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XXXV

7e Dimanche après la Pentecôte

LA FOI ET LES ŒUVRES

Sur le point de terminer l'admirable sermon sur la montagne, le Sauveur adressa à ses disciples des conseils d'une haute importance. Il s'attacha en particulier à les prémunir contre les faux docteurs qui, dans tous les temps, se sont efforcés de duper les multitudes.

Pour nous permettre de les juger, eux et leur doctrine, il nous avertit de considérer leur conduite, d'apprécier leur croyance par l'examen de leurs œuvres et d'estimer l'arbre par les fruits qu'il porte. Et voulant bien faire comprendre que les œuvres sont le meilleur témoignage à invoquer en faveur d'une doctrine, qu'elles en sont comme la pierre de touche, il nous enseigne qu'elles jouent un grand rôle dans l'affaire du salut, qu'elles sont comme l'épanouissement de la foi, que si elles n'existent pas, la foi elle-même n'existe pas ou bien c'est une foi morte, inutile pour nous sauver. Autrement dit, la foi n'est pas la seule condition du salut : il y faut encore les œuvres, il faut l'accomplissement de la volonté divine, comme nous allons le voir.

I

Grâce à Dieu, ils sont encore nombreux dans le monde, les chrétiens qui ont gardé la foi ; il en est trop, malheureusement, qui se bornent là. Ils aiment la religion, la respectent, croient les mystères qu'elle enseigne et ne souffrent pas qu'on les attaque. Mais quant à régler leur conduite d'après les commandements de Dieu, quant à observer les lois de l'Eglise, à assister à la messe, à s'approcher des sacrements, ils ne s'en soucient guère. Ils remettent tout cela pour l'heure de la mort et espèrent ainsi facilement escalader le ciel. On les appelle des chrétiens non pratiquants ; mieux vaudrait dire des chrétiens inconséquents, pour ne pas leur appliquer une épithète plus énergique.

Quelle erreur est la leur ! J'ose à peine ajouter que cette erreur exerce aussi une influence plus ou moins notable sur un certain nombre de chrétiens et de chrétiennes qui pratiquent leurs devoirs religieux.

Ces personnes croient ; elles ont raison, et elles sont en cela très louables, car sans la foi on ne peut être sauvé : *Qui crediderit... salvus erit* (Marc, XVI, 16). Mais, nous dit S. Jacques, les démons, eux aussi, croient, et pourtant ils sont saisis d'épouvante et d'effroi : *credunt et contremiscunt* (Jac., II, 19). C'est que la foi, en effet, n'est qu'une des conditions du salut ; il faut de plus agir quand on croit.

Le Sauveur nous le fait assez entendre dans l'Evangile : « Quiconque fait la volonté de mon Père, dit-il, c'est celui-là qui est mon frère et ma sœur et ma mère. » (Math., XII, 50). Et quel langage tiendra-t-il aux élus ? A quoi attribue-t-il le bonheur qui leur échoit ? Ecoutez : « Venez, les bénis de mon Père ; prenez possession du royaume que Dieu vous a préparé depuis l'origine du monde. Car j'ai souffert de la faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai souffert de la soif et vous m'avez désaltéré ; j'étais voyageur et vous m'avez donné l'hospitalité ; j'étais nu et vous m'avez couvert ; prisonnier, et vous êtes venus me consoler. » (Math., XXV, 34). Et ils iront à la vie éternelle.

L'apôtre S. Jacques prenait soin déjà d'en avertir les premiers fidèles. Il leur disait : « Que vous servira-t-il, m. f., de prétendre avoir la foi, sans avoir les œuvres ? Est-ce que la foi pourra vous sauver ?... En particulier Abraham a été justifié par ses œuvres, notamment par le sacrifice qu'il a fait à Dieu de son fils Isaac ; il avait la foi, sans doute, mais elle a été parfaite par les œuvres. » (II, 14-22).

Du reste, m. f., il suffit de réfléchir un instant pour se rendre compte de la nécessité des œuvres pour le salut. L'âme de l'homme, je dis l'âme, puisque le corps n'est quelque chose que par elle, l'âme de l'homme est intelligence et volonté. Ce sont là ses deux facultés maîtresses et toutes deux doivent être récompensées dans le ciel, de la façon qui convient à chacune ; il faut donc que toutes deux travaillent à mériter cette récompense ; et si le rôle de l'intelligence est de connaître la vérité et d'y adhérer, c'est celui de la volonté de réaliser la vérité, c'est-à-dire de faire le bien. Si vous le voulez, je risquerai de dire que les œuvres sont la foi de la volonté, comme la foi constitue les œuvres de l'intelligence.

En effet, une foi qui ne serait pas active serait un non-sens, vous le sentez vous-mêmes. Si l'on croit fermement qu'il y a un Dieu, qu'il est juste

et qu'il est bon, que nous l'avons offensé, que nous sommes cependant destinés au ciel et que nous ne pouvons y aller que si nous sommes saints, si nous croyons aux enseignements de Jésus, comment ne ferons-nous pas pénitence pour nos péchés, comment ne nous efforcerons-nous pas d'accomplir la loi de Dieu ? Comment en un mot ne pas pratiquer les œuvres ?

II

Mais, m. f., le Sauveur nous dit dans l'Evangile que les œuvres doivent être l'exécution de la volonté du Père céleste. C'est ce qu'il s'agit d'expliquer.

On peut dire qu'il est une double volonté de Dieu : la volonté *générale* et la volonté *spéciale*, en entendant la première dans le sens de ce que Dieu exige de tous les hommes indistinctement, la seconde, de ce qu'il exige de chaque personne en particulier.

Dieu veut d'abord de tous l'accomplissement de ses commandements, de l'Evangile, de la loi de l'Eglise dont la volonté ne fait qu'une avec la sienne. Il veut encore que, non contents de nous abstenir du péché, nous fassions aussi le bien. Il ne suffit pas que l'arbre ne produise pas de mauvais fruits, car le figuier stérile qui était dans ce cas, fut coupé et jeté au feu, mais il faut de plus qu'il en produise de bons.

Et ici, m. f., quelle illusion encore ! Combien, en matière d'œuvres, pensent en avoir beaucoup fait quand ils n'ont rien de mal à se reprocher ! Leur manière d'agir semble être la mise en pratique de ce dicton des chrétiens peu éclairés et point pratiquants : « Je n'ai ni tué ni volé, » c'est-à-dire « Je n'ai pas fait de mal. » Mais non seulement il ne faut pas enlever la vie ni les biens, il faut encore les donner à Dieu, au prochain et à nous-mêmes. Je m'explique : il faut travailler au développement du règne de Dieu et de Jésus-Christ et à la diffusion des bienfaits de la rédemption ; il faut entretenir la vie du corps et de l'âme du prochain par les œuvres de miséricorde temporelles et spirituelles ; il faut entretenir et faire croître en nous la vie de la grâce par la pénitence, la mortification, l'effort pour acquérir des vertus et déraciner nos vices ; il faut enfin nous amasser une vraie fortune de biens spirituels. Le faisons-nous ?

Quant à la volonté spéciale de Dieu, on se soucie peu de la connaître et de l'observer. Mais en quoi consiste donc cette volonté ?

Dieu a donné à chacun d'entre nous un corps et une âme, distincts de ceux de nos semblables, doués de capacités spéciales, de qualités et de défauts naturels, enclins de préférence à tel ou tel vice et portés à telle ou telle vertu. Dieu nous a fait naître dans un milieu spécial, dans une famille qui est la nôtre ; il a permis que nous ayons un certain ensemble de relations de parenté, d'amitié, d'affaires avec d'autres personnes ; enfin il nous a donné une place à occuper dans le monde, soit que nous ayons une famille, soit que nous soyons indépendants, soit enfin que nous nous consacrions au service des autres.

Cet ensemble de circonstances, diversifié selon chaque individu et dans lequel nous devons nous mouvoir et passer notre existence, est comme le poste auquel nous a placés Dieu. C'est là qu'il faudra accomplir le service que nous lui devons et c'est en cela que consiste la volonté spéciale de Dieu à notre égard. De la nature du poste qui nous est confié, nous devons déduire les devoirs spéciaux qui nous incombent, les vertus que nous devons nous efforcer d'acquérir et les défauts que nous devons à tout prix combattre.

S'il nous faut mener une vie active, ne nous adonnons pas à la contemplation sans mesure ; si, au contraire, nous devons mener une vie calme, retirée du monde, évitons le monde et sa dissipation.

« Mais, dira l'un, j'aimerais tant me livrer aux œuvres de zèle et aller prêcher Jésus parmi les hommes ! » Ou bien, dira l'autre, « je me trouve si heureux au pied des autels, abîmé dans la prière et la méditation ! » — Tentations et illusions du démon, leur répondrai-je, car telle n'est pas la volonté de Dieu à votre égard, et aller contre cette volonté, c'est exposer votre salut, c'est risquer de ne pas entrer dans le royaume des cieux.

M. f., je termine en vous exhortant à être des chrétiens remplis de foi, mais d'une foi agissante. N'oubliez pas le sort du serviteur qui, ayant reçu un talent, l'enfouit dans la terre sans lui faire rien produire et fut terriblement puni. N'oubliez pas que les œuvres, c'est-à-dire les vertus auxquelles vous devez vous attacher, sont celles qui conviennent spécialement à votre état, comme vous en ont donné l'exemple les Saints et surtout Jésus, Marie et Joseph.

Secouons notre torpeur et, pour nous exciter, jetons un regard sur les méchants, sur les fils des ténèbres, comme les appelle l'Evangile. Ils se dépensent avec une activité fiévreuse au triomphe de la cause du démon ; non seulement ils s'abstiennent de faire le bien, mais ils font le mal et leurs mains sont pleines de mauvaises œuvres. Imitons-les, m. f., mais en sens opposé, pour ne pas être enveloppés dans la même réprobation. Que nos mains soient pleines de bonnes œuvres, et alors nous aurons le droit, à la fin de notre vie, de crier : « Seigneur ! Seigneur ! » car nous aurons fait la volonté du Père céleste. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXXXVII

L'ÉPREUVE DES ÉVÉNEMENTS *(suite)*

Le genre de vie

Omne quodcumque facitis,... in nomine Domini Jesu Christi.

Tout ce que vous faites, faites-le au nom de Jésus-Christ.

(Col., III, 17).

J'aurai parlé de la plupart des événements qui peuvent nous servir d'épreuve si, aux deux entre-

tiens précédents, j'ajoute une étude rapide des difficultés dont la condition, la profession, enfin le genre de vie peuvent être pour nous la cause.

Notre genre de vie est, le plus souvent, celui que nous avons choisi. Nous l'avons adopté de préférence à tout autre. Il convenait mieux à nos aptitudes, à nos goûts, à nos projets d'avenir, peut-être aussi aux conseillers dont nous devions solliciter l'avis. Quand nous avons fait ce choix, avons-nous pensé à l'influence qu'il pourrait exercer et exercerait nécessairement sur notre vie morale et nos intérêts spirituels ? Nous sommes-nous préoccupés des facilités ou des difficultés que les carrières auxquelles nous pouvions prétendre nous offriraient en vue de la sanctification de nos âmes et de leur salut éternel ? La plupart du temps, les jeunes gens et les jeunes filles qui étudient leur avenir l'envisagent rarement au point de vue des garanties surnaturelles. Ils discutent beaucoup plus à fond les questions d'ordre matériel que les questions d'ordre religieux. De là vient que la profession choisie par eux ne répond pas toujours aux exigences et aux préférences de la vie chrétienne. Si vous demandiez à chacun d'eux comment il apprécie, au point de vue de la pratique religieuse, le genre de vie dont il a fait le sien, le plus grand nombre répondrait à la manière des mécontents. Riches et pauvres, grands et petits, hommes de peine et hommes de loisir, maîtres et serviteurs, ceux qui mènent la vie conjugale et ceux qui restent dans le célibat, tous ou presque tous se plaindraient d'être dans une condition où la pratique de la sainteté ou même de la simple piété ne leur est point facile. Pour devenir des saints ou seulement des fervents, il nous faudrait, diraient-ils, changer de carrière. Mais l'état dans lequel nous vivons ne se concilie guère avec les observances de la piété chrétienne.

Laissez-moi parler un peu de ces difficultés inhérentes à la condition personnelle. Ce n'est pas que j'aie le projet de passer en revue les divers genres de vie pour montrer comment on pourrait les adapter aux devoirs dont il s'agit d'assumer et de porter le fardeau. Il me suffira d'établir entre les différentes professions une classification basée sur les facilités avec lesquelles elles se prêtent ou non à la vie chrétienne. Puis, prenant à part chacune des catégories ainsi caractérisées, j'essaierai de dire ce qu'en doivent penser les amis de Dieu.

I

Il faut, avant tout, dire très haut qu'il est des genres de vie absolument inconciliables avec le service de Dieu. Il y en a toujours eu de cette sorte. Ainsi, les Juifs fidèles au vrai Dieu, puis les chrétiens attachés à Jésus-Christ, avaient-ils peine, quand le culte des idoles remplissait l'univers, à trouver des carrières où ils pussent se conserver purs de toute pratique idolâtrique. Le paganisme avait fait entrer partout ses superstitions. Il en avait mêlé quelques-unes à tous les actes de la vie individuelle, de la vie de famille ou de la vie sociale. Toutes les fonctions, ou à peu près, exposaient ceux qui en acceptaient la charge au danger d'apostasie ou bien à l'occasion de tomber dans d'autres fautes équivalentes.

A mesure que notre société retourne au paganisme, les vrais chrétiens rencontrent des difficultés analogues. Il est des maisons de commerce où la fraude est de règle : un honnête homme n'y peut travailler sans devenir un voleur. Il est des ateliers dans lesquels personne ne peut rester sans perdre toute pudeur : tout ce qu'on y voit et tout ce qu'on y entend enseigne le vice, et l'on y emploie, pour corrompre les mœurs, non seulement la séduction, mais la violence. Il est d'autres genres de vie où personne n'a la possibilité d'assister aux offices religieux ou d'accomplir aucun des devoirs de la vie chrétienne. Enfin, il est des spectacles tellement dévergondés que les acteurs y donnent continuellement les pires scandales et que les spectateurs n'y peuvent ouvrir les yeux ni les oreilles sans s'abandonner au démon de la luxure.

C'est l'évidence même que des professions de cette sorte ne sont pas faites pour des chrétiens. Celui-là se ferait illusion sur sa faiblesse qui se croirait capable de braver d'aussi puissants ennemis. Les saints les plus purs ne l'auraient pas cru d'eux-mêmes. Ils auraient pris la fuite devant de pareils dangers. « Nous n'avons point, auraient-ils dit, la force de la pierre, et notre chair n'est pas d'airain [1]. »

II

J'en viens aux conditions compatibles avec une vie chrétienne. Toutes celles-là présentent à la fois, quand on les envisage au point de vue des intérêts spirituels, des *inconvénients* et des *avantages*. Dans la pensée divine, ceux-ci font contrepoids à ceux-là et leur servent de compensation.

Oui, chaque genre de vie susceptible de fidélité au devoir religieux a ses inconvénients d'ordre moral, ses tentations et ses dangers. Ainsi, la pauvreté peut porter, quand on s'y résigne, à la paresse et à l'indolence, ou, quand on ne s'y résigne pas, à l'envie, à l'avarice et même au larcin. La richesse, de son côté, inspire aisément l'orgueil et la vanité, l'amour des plaisirs mondains, la sensualité. L'homme voué au travail s'y absorbe souvent si complètement qu'il en oublie ses devoirs religieux et même ses destinées éternelles. L'homme qui n'a pas besoin de gagner sa vie court grand risque de tomber dans l'oisiveté et dans les vices sans nombre dont, au dire du Sage, l'oisiveté est la mère [2].

Les maîtres n'ont-ils pas besoin de se contenir avec énergie pour éviter les abus d'autorité ? Et si les inférieurs se laissaient aller, n'en viendraient-ils pas aisément au murmure et à la révolte ? Connaissez-vous beaucoup de parents ou d'instituteurs qui ne soient, dans leurs maisons ou leurs écoles, ni trop faibles ni trop durs pour leurs enfants, et ne fassent entre eux ni partialités ni préférences ? Aussi bien, parmi les enfants, n'en est-il pas bien peu qui ne

[1] *Nec fortitudo lapidum fortitudo mea, nec caro mea ænea est.* (Job, VI, 12).
[2] *Multam malitiam docuit otiositas.* (Eccli., XXXIII, 29).

manquent, à l'égard de leurs parents et de leurs instituteurs, ni de docilité ni de respect ?

Faut-il parler de l'état conjugal et du célibat ? Ils ont l'un et l'autre, personne ne l'ignore, leur législation rigoureuse et, par conséquent, leurs devoirs, leurs difficultés et leurs écueils. Il n'est pas jusqu'à la science et à l'ignorance, au bonheur et au malheur, à la jeunesse et à la vieillesse, à la laideur et à la beauté, dont il ne faille se défier, sous certains rapports, auxquels on ne doive prendre garde. Enfin, le lieu qu'on habite a, lui aussi, son importance. Il est des provinces où les prêtres et même les lieux de culte se font rares. Les pratiques religieuses ne sont point partout également faciles ni les saints offices et les sacrements également accessibles.

En présence des périls inhérents à toutes les carrières, j'offrirai aux âmes désireuses de rester chrétiennes et même de le devenir davantage les deux conseils suivants.

Le premier aura pour objet une action relative à leur condition personnelle. Les défauts propres à cette condition ne lui sont pas toujours si étroitement unis qu'on ne puisse jamais les en séparer. Ils résultent souvent d'une tendance qui n'a rien d'absolument impérieux et contre laquelle il est possible de réagir. Ainsi, la fortune expose à la vanité, au luxe, à la mondanité, à l'oisiveté. Mais le riche qui s'interdirait une ostentation exagérée, se prescrirait un travail volontaire, s'occuperait de bonnes œuvres, ne donnerait au monde que ce qu'il ne peut pas lui refuser, échapperait aisément à ces dangers. Ainsi encore, si les jeunes gens et les jeunes filles veillaient avec soin sur leurs rêveries, sur leurs conversations et leurs lectures, l'état de virginité, qui est le leur et dont ils enfreignent si souvent les lois, leur deviendrait, par le seul fait de ces précautions, plus facile à observer.

On pourrait en dire autant de la plupart des conditions. Si chacun faisait son possible pour adapter la sienne, par exemple au moyen d'un règlement sagement étudié, aux exigences de la vie chrétienne, il réussirait dans une large mesure à la rendre inoffensive.

Mon second conseil engagera les personnes à qui leur état personnel peut être nuisible, à se rendre assez fortes pour en éviter ou en vaincre les dangers. Il s'agit là des sentiments, des affections, des résolutions, enfin de la mentalité qu'elles doivent prendre pour se prémunir contre les séductions auxquelles elles sont exposées et les passions qui, par suite, s'éveillent nécessairement. Ces personnes sont mises par leur profession en présence d'un poison plus ou moins violent ; si elles le touchent, le respirent, le mangent ou le boivent, elles en mourront victimes. Si elles se donnaient à elles-mêmes, par la prière et la réflexion, les forces dont elles ont besoin, elles en deviendraient invulnérables.

Le plus souvent, les genres de vie difficiles à sanctifier tirent leur plus grand péril, non pas d'eux-mêmes, mais de la complicité de l'esprit ou du cœur et de leurs dispositions défavorables. Supprimez cette complicité ; changez ces dispositions ; allez à votre ennemi, non pas comme à un ami, mais comme à un adversaire dont vous avez l'ardent désir d'éviter ou de déjouer les embûches ; portez à cette lutte la ferme volonté que vous portez partout où vos intérêts matériels sont en jeu : cela suffira pour empêcher votre défaite ou même assurer votre victoire.

Je parle de victoire : car, quand on est en lutte contre le démon, n'être pas vaincu, c'est vaincre. Ne point tomber dans une faute dont on est tenté, c'est pratiquer une vertu. Se refuser à commettre le mal auquel on est porté, c'est déjà faire le bien. Ainsi, en écartant les dangers inhérents à leur genre de vie, les chrétiens avisés s'en feront une occasion incessante de mérites et de progrès. Non seulement leur état ne les éloignera plus de Dieu, mais il contribuera à les en rapprocher. De ce qui pouvait être un empêchement sérieux, ils se feront un avantage. Ils créeront de la sorte, au lieu des vices propres à chaque carrière, des vertus professionnelles dont le reflet ajoutera à la gloire de leurs fonctions et qui apprendront au monde comment ici-bas, quand on sait les sanctifier, tous les emplois peuvent conduire à Dieu.

Mais il est temps d'en venir aux avantages spirituels des différentes vocations et de dire par quels moyens elles facilitent aux âmes le service de Dieu.

III

Ces vocations comprennent d'abord celles qui imposent des *devoirs*. J'entends ici, par *devoirs*, ceux à qui l'usage réserve le nom significatif de *devoirs d'état*.

Ces devoirs, qu'on redoute si souvent, sont pourtant d'une utilité considérable. Ils mettent, c'est vrai, un joug sur les épaules et un frein à la liberté. Ils obligent au travail et demandent bien des sacrifices. Mais ils écartent d'innombrables dangers. Ils suppriment plus ou moins la volonté propre. Ils font connaître sur bien des points le désir de Dieu et préviennent toute incertitude sur la ligne de conduite qu'il convient de suivre.

N'est-il pas vrai encore que l'idée de devoir rehausse et consacre tout ce qu'elle inspire ? Les moindres choses prennent du prix quand on les fait par devoir et deviennent dignes de Dieu. Par là, le devoir d'état constitue le moyen providentiel à l'aide duquel les plus humbles carrières peuvent s'ennoblir et s'élever à une haute valeur morale.

Enfin, ce devoir ne va jamais sans la grâce. Par cela même qu'il l'a élevé à la hauteur d'un devoir, Dieu s'est prescrit d'aider à l'accomplir. Il le rend praticable au moyen d'un secours qui, en donnant aux hommes un auxiliaire tout-puissant, leur facilite le bien au delà de toute mesure... Cessez donc de vous plaindre de vos devoirs. C'est heureux que votre genre de vie vous en impose quelques-uns. A bien comprendre les choses, il vaut mieux en avoir et en avoir beaucoup, que de n'en avoir point. S'ils voulaient réfléchir, ceux-là vous porteraient envie qui

sont d'une condition à jouir pleinement de leur liberté et à ne se connaître aucun devoir.

A défaut de devoirs, les conditions qui n'en prescrivent aucun offrent d'autres moyens de faire le bien. Ces moyens consistent dans les facilités qu'elles apportent avec elles : le savoir, la fortune, l'influence, le crédit. Les riches peuvent à leur aise porter secours aux malheureux et prendre part aux entreprises de la religion ou de la charité. Les savants peuvent instruire les ignorants et venger la vérité des attaques de l'erreur. Les grands et les puissants jouissent d'une autorité qui leur permet de protéger les faibles et les petits. Et ainsi des autres puissances.

Ceux qui jouissent de ces conditions privilégiées devraient en user largement, les exploiter, prendre à tâche d'en faire sortir tout le profit spirituel qu'elles peuvent donner. Leur genre de vie deviendrait alors, pour eux, un moyen puissant de sanctification et une féconde ressource.

* *

Telle était la sagesse des saints ; et voilà comment chaque carrière a eu les siens. Ils savaient choisir leur état de manière qu'il puisse servir à leur progrès spirituel. Ce choix une fois fait, ils travaillaient à l'adapter au but suprême de leur existence par une orientation déterminée vers la fuite du mal et la pratique du bien.

Reconnaissons là l'exemple que nous devons imiter. Que chacun fasse, d'accord avec son guide spirituel, l'étude de sa condition. Qu'il en examine à fond les dangers et les avantages. Qu'il voie comment il pourrait exploiter ceux-ci, éviter ceux-là ou les rendre inoffensifs. Avec un peu d'intelligence et d'énergie, il n'est pas beaucoup de genres de vie, parmi les genres de vie honnêtes, où l'on ne puisse assurer son salut ni même devenir un saint.

LE « SALVE, REGINA »

V

Dulcedo et spes nostra, salve !

LES JOIES QUE DONNE LA T. S. VIERGE

Mes bien chers frères,

Le premier bienfait que nous pouvons attendre de la miséricordieuse maternité de la Sainte Vierge, c'est, disons-nous, celui de la vie surnaturelle. Marie qui l'a apportée au monde avec Jésus, peut l'obtenir encore à chacun de nous par son intercession.

Mais l'antienne continue : « Vous qui êtes notre joie et notre espérance, salut ! *Dulcedo et spes nostra, salve !* »

Marie, notre douceur et notre espérance, Marie, notre joie ! Oui, c'est bien vrai et je ne m'en étonne pas. Une mère n'est-elle pas toujours la douceur de la vie ? Puisque c'est le don fait par le ciel à nos plus faibles années, ne faut-il pas conclure que c'est le plus grand et le plus précieux ?

Je vais essayer d'analyser avec vous ces joies que nos mères nous ont données. Elles nous aideront à comprendre celles que la Sainte Vierge peut répandre sur notre vie : la joie de l'*admiration* et la joie de la *tendresse*.

Il en faudrait mieux parler que je ne saurai le faire, avec des accents plus délicats et des sentiments plus profonds. Je me suis confié à vous... Vous penserez à vos mères en m'écoutant, et vous chanterez dans vos cœurs ce que j'ai seulement l'ambition de balbutier...

I. — *La joie de l'admiration*

Une des plus grandes joies de ce monde, m. f., c'est la joie d'admirer. L'admiration est un sentiment généreux qui dilate le cœur, le fait sortir de ses frontières, l'arrache à ses misères et à ses limites, pour le jeter dans l'extase et le ravissement.

Malheureusement, cette grande joie de l'admiration, le monde ne nous la donne pas longtemps. On dirait que les hommes comme les choses conspirent ensemble pour nous en refuser bien vite la fête bienheureuse. Réfléchissez-y.

Quand nous étions très jeunes, tout, pour ainsi dire, nous jetait dans l'admiration. Le monde extérieur d'abord. J'ose à peine vous le décrire, vous l'avez compris plus vivement que moi. Les grands horizons de la nature, la solitude de ses montagnes, l'ombre de ses forêts, la plainte éternelle et lointaine de ses océans, la limpidité sonore de ses matins, le calme mélancolique des couchants embrasés, l'accablement de ses midis, tous ces trésors que la terre généreuse ouvre sans cesse dans son indifférente sérénité, tous ces trésors frappaient notre âme pour l'enchanter comme nos yeux. Car nous avions alors nos grands yeux d'enfants, ces beaux grands yeux toujours ouverts dans un perpétuel étonnement, comme des baies splendides remplies par le soleil et où le monde se précipite...

Et c'était l'âge aussi où les hommes, autour de nous, avaient quelque chose encore à nous apprendre, leur cœur des secrets à nous livrer, leurs livres des vérités à nous enseigner. Heureux temps, en vérité, où pas une journée ne se passait sans que nous nous fussions enrichis !

Mais combien ce temps a-t-il duré ? Vous en êtes les témoins comme moi. Très peu, m. f., excessivement peu. Et ce sont les années ternes qui se sont avancées, les années vides où tout nous donne une impression de déjà vu et où il faut s'avouer tristement qu'on n'admirera plus, plus jamais peut-être, ou si rarement !

Je me trompe. A ces heures-là, précisément, une vision nous revient qu'aucune autre n'a surpassée... si douce, si pure, si embaumée, que l'évoquer seulement nous remue jusque dans les profondeurs de notre âme : la vision de notre mère assise auprès de nous et nous parlant de son amour. Ah ! notre mère ! tout de même, nous avons eu beau grandir, voir s'accentuer peu à peu le vide des hommes et des choses, elle, nous ne nous sommes pas lassés de la regarder. Elle a monté dans notre vénération à mesure que les autres descendaient. Nous avons

trouvé ses vertus plus rares, sa bonté plus grande, sa dignité plus haute, à mesure que notre expérience nous apprenait que ce sont là des perles divines tombées par hasard, comme perdues, dans notre boue. Et nous avons par cette vision de notre mère gardé la joie divine de l'admiration.

Oui, c'est là qu'elle est, la grande tristesse des orphelins, de ceux que leur mère a quittés avant qu'ils aient pu la connaître. Ils sentent au fond de leurs cœurs une soif perpétuellement inassouvie. Et vous les avez entendus, comme moi, répéter douloureusement : « Si je l'avais seulement connue ! Si je pouvais me la rappeler ! Je me réfugierais dans son souvenir quand je voudrais me consoler ! »

Eh bien ! m. f., cette joie de l'admiration, cette fête d'une créature idéale auprès de qui nous puissions aller nous reposer des autres vulgarités, la Vierge Marie, notre Mère du ciel, peut la répandre sur chacun de nous.

J'ai bien dit : la créature idéale. Nos mères ! c'est nous qui les idéalisons. C'est notre amour de fils qui jette sur leurs ombres peut-être le voile qui nous les dérobe pour laisser apparaître seulement leurs clartés. Nous sommes ingénieux à les voir toutes belles, et Dieu le permet ainsi pour que chacun de nous puisse dire qu'il a eu la meilleure des mères.

Mais Marie, notre mère du ciel, c'est Dieu qui l'a voulue et qui l'a faite absolument pure. C'est Dieu qui l'a élevée au-dessus de toutes nos misères et qui a résumé toute la loi de sa vie en une loi d'assomption : assomption au-dessus du péché dans son âme, assomption au-dessus de la douleur et des regrets dans sa maternité virginale, assomption au-dessus de la mort, dans son tombeau visité par la vie. De sorte qu'elle se dresse devant nous, l'image de notre Mère, comme le type éblouissant où toutes les candeurs et toutes les gloires sont réunies. Elle monte, elle monte dans notre pensée et dans notre souvenir, toujours plus incomparable quand nous la connaissons mieux. Et nous cherchons des mots pour la saluer : Vierge puissante, Vierge vénérable, Vierge fidèle, Mère très pure, Mère très chaste, épuisant toutes les appellations jusqu'à ce que nous soyons arrivés à ce cri qui résume tous les autres, et qui explique la douceur avec laquelle nous y pensons : Mère admirable ! la joie de ma vie et sa plus légitime fierté !

II. — *La joie de la tendresse*

Au-dessus de la joie de l'admiration, m. f., il en est une autre pourtant, avec laquelle celle-ci d'ailleurs se confond toujours et dans laquelle elle s'absorbe. Je n'aurai pas peur de vous la nommer, bien qu'il puisse vous paraître étrange d'en entendre parler du haut de cette chaire : la douceur de la tendresse et la joie d'être aimé.

Ce sont nos mères encore qui nous la donnent pleinement.

Certes, je ne veux pas enlever leur prix aux autres affections que, mieux que moi, vous pouvez nommer. Je sais que Dieu lui-même les sanctionne et les bénit. Je sais que, dans sa vie mortelle, Jésus a voulu connaître les consolations de l'amitié et que, depuis les jours du Paradis terrestre, il y a parmi nous un amour plus fort, plus victorieux, plus dominateur et plus exclusif que la tendresse filiale, puisqu'il faut lui sacrifier celle-ci. Mais ne vous y trompez pas, m. f., il n'y a pas d'amour plus grand que l'amour maternel, et pour celui qui en est l'objet il ne saurait y en avoir de plus précieux ; s'il en est de plus doux, c'est une espèce d'ingratitude qu'il faut savoir du moins confesser en la pratiquant.

Regardez toutes les autres affections. Elles ont une loi qui les domine, une loi sans laquelle on ne saurait dire qu'elles existent dans leur plénitude, sans laquelle elles sont, après tout, douloureuses et découronnées : la loi de la réciprocité. Entre le cœur des amis, entre l'âme des époux, les flots de tendresse doivent s'échanger également ; les sources de l'affection s'enrichir par les dons mutuels qu'elles se communiquent, si on ne veut pas s'exposer à les voir se tarir et se dessécher.

Or, ce besoin de réciprocité, qu'est-ce donc, après tout, sinon ce qu'on a si bien appelé de l'égoïsme à deux ? N'est-ce pas un signe que nous nous recherchons encore nous-mêmes, puisqu'il faut que nous nous retrouvions dans le cœur que nous aimons ?

La tendresse maternelle, au contraire, descend d'une source assez riche pour ne s'épuiser jamais. Voyez comme elle donne, comme elle descend toujours, certaine, hélas ! comme disait le Père Lacordaire, que l'amour ne remonte jamais, qu'on ne lui rendra en reconnaissance ce qu'elle dépense en dévouement, mais insoucieuse d'elle-même et assez heureuse des trésors qu'elle prodigue pour ne pas en demander le retour.

Oh ! m. f., l'infinie douceur qu'il y a d'être aimé ainsi ! La joie, l'ombre rafraîchissante que répand sur toute une vie cette tendresse discrète, dévouée, planant sur nous comme une bénédiction, palpitant comme un souffle, il faut peut-être, pour les bien comprendre, ne plus les goûter actuellement. Je pardonne aux jeunes qui ne me comprendraient pas. Il faut l'avoir perdue et continuer silencieusement à la pleurer... Alors, au froid qui nous gagne, au sentiment de solitude qui se creuse tous les jours plus profond, l'enfant découvre — oui, c'est une découverte — l'enfant découvre combien sa mère lui tenait au cœur, quelle part immense elle avait dans sa vie...

Alors aussi, peut-être, l'âme se retourne vers la Vierge Marie d'un mouvement plus spontané et plus joyeux. A défaut de la tendresse maternelle, absente maintenant, l'enfant pense à cette autre Mère qui est au ciel aussi pour veiller sur lui, pour le chérir et pour l'aimer. Au pied des autels de la Sainte Vierge, ce sont les orphelins peut-être qui prient le mieux.

Mais pourquoi parlé-je d'orphelins ? Pourquoi de vie à jamais déshéritée de tendresses maternelles ? Il n'y en a pas pour le chrétien : Marie, notre Mère, ne nous a-t-elle pas rendu cette joie ?

Elle nous a rendu cette joie, m. f. Elle nous a aimés, je vous l'ai dit, et elle nous a prouvé son amour. Mais pouvons-nous sincèrement croire que cet amour a été sans lendemain ? Pouvons-nous penser que notre Mère du ciel nous oublie ?

S'il est vrai que nos vertus trouvent dans le ciel leur plein épanouissement, s'il est vrai que nos affections de la terre y deviennent des sentiments plus profonds et plus forts, s'il est vrai que près de Dieu on se retrouve non seulement pour se reconnaître, mais encore pour se mieux aimer, pour s'aimer de toute la perfection de l'amour, la Vierge Marie, qui nous a tant aimés, qui au pied du Calvaire s'est offerte en sacrifice pour nous, la Vierge Marie n'a pas cessé de nous aimer.

Comment, dès lors, notre cœur ne s'emplirait-il pas d'une immense joie, la joie sainte de la tendresse, la joie d'être aimé d'un amour qui ne peut ni diminuer ni périr ?

* *

Nous pouvons donc répéter à tout instant à la T. S. Vierge, notre miséricordieuse Mère du ciel : « Vous êtes notre joie ! Et vous êtes aussi notre espérance ! *Dulcedo et spes nostra !* »

Car à cette joie s'ajoute l'espérance. Sûrs d'être aimés d'une mère qui est la meilleure des mères, nous avons confiance en sa toute-puissante intercession. La vie surnaturelle qu'elle nous a transmise, elle ne la laisse pas perdre ; elle la gardera, elle la protégera dans nos âmes pour qu'un jour elle s'épanouisse dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

86
Le sel

Le prédicateur d'aujourd'hui nous parle non pas à l'oreille, mais dans la bouche, en se faisant sentir à notre goût : c'est le sel.

I. — Le sel de la sagesse

« *Parce que je donne du goût aux aliments, on fait de moi le symbole de la sagesse qui donne le goût des choses de Dieu. En me goûtant, demande-toi donc si tu as cette sagesse sans laquelle tu ne peux arriver au ciel.* »

En Dieu, la sagesse est d'abord un attribut divin ne faisant qu'un avec l'essence divine.

Dans la Trinité, la Sagesse est une personne divine, le Verbe, Fils et sagesse du Père.

Dans l'ordre surnaturel établi pour l'homme, la sagesse est un don du St-Esprit, une participation à la sagesse divine, qui nous aide à arriver à une connaissance, surtout à un goût plus parfait des choses de Dieu : c'est la charité bien éclairée et goûtant la vérité divine.

Dans l'ordre naturel, la sagesse est la connaissance plus approfondie et selon la droite raison, de Dieu et des créatures. Mais comme dans l'homme déchu les sens pervertissent le jugement de la saine raison, dans l'état actuel de l'humanité la sagesse qui ne s'appuie que sur la raison n'est qu'ignorance et folie et elle se met sans cesse en opposition avec la foi. C'est cette sagesse humaine qui regarde comme folie les merveilleuses inventions de l'amour divin : la prédication du Christ crucifié, du renoncement, de la chasteté, de l'amour des ennemis, de l'Eucharistie.

Et cependant toutes ces inventions de l'amour de Jésus sont la suprême sagesse pour confondre l'orgueil des sages et la fausse prudence des prudents selon le monde.

C'est cette sagesse que nous avons reçue au baptême et dont le sel déposé sur notre langue par le prêtre était l'emblème. L'avons-nous gardée et nous laissons-nous conduire par elle ? N'avons-nous pas trop souvent les idées, les fausses maximes et les appréciations erronées du monde ? Craignons alors de subir la menace du Seigneur : *Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo* (I Cor., I, 19).

II. — Le sel de la terre

« *Je préserve les aliments de la corruption et leur enlève leur fadeur. Je suis en cela le symbole des prêtres, envoyés et ministres de Jésus, la Sagesse incarnée. Chrétiens, c'est par eux que Jésus veut vous préserver de la corruption du péché et vous faire goûter toutes les merveilles de l'amour divin. Les prêtres ne doivent donc pas être un sel affadi et vous devez avoir soin de profiter de leur ministère pour acquérir la véritable sagesse et vous laisser conduire par elle.* »

Les prêtres doivent comprendre la grandeur de leur rôle et ne pas devenir eux-mêmes un sel affadi, en prenant les idées et les appréciations de la sagesse mondaine et en laissant entrer dans leur âme la corruption du péché. N'ayant plus eux-mêmes la vraie sagesse, ils ne pourraient plus la communiquer : *Nemo dat quod non habet.*

Etant eux-mêmes le vrai sel des âmes, tous leurs efforts doivent tendre à leur donner le goût des choses de Dieu et à les préserver de la corruption en les éclairant des lumières de la sagesse divine.

Les fidèles, de leur côté, doivent aider les prêtres à ne pas devenir un sel affadi et profiter de leur ministère en absorbant avidement le sel que les prêtres leur offrent par leurs prédications et leurs exemples.

Le font-ils assez ?

87
Le lièvre

Voici un prédicateur bien timide, qui ne sait que se sauver à toutes jambes quand on l'approche. C'est le lièvre.

I. — La crainte salutaire

« *Je suis très timide. Aussi on a fait de moi le symbole de la peur. On dit : peureux comme un*

lièvre... Souvent j'ai peur sans motif, et quelquefois au contraire j'ai bien tort d'être rassuré quand un chasseur me guette. Je suis bien excusable, puisque je suis un animal sans raison. Mais toi, ô homme, qui es éclairé par la raison et par la foi, SERS-TOI DONC DE LA PEUR *pour qu'elle soit ta sauvegarde quand il le faut, et réagis contre les frayeurs enfantines.* »

La crainte nous a été donnée par Dieu pour que nous soyons en garde contre les dangers réels ; car les dangers sont nombreux autour de nous. Mais il faut savoir craindre à propos et bannir les craintes exagérées et sans raison.

QUE DOIT-ON CRAINDRE ? — Le mal, et comme le péché est le grand mal et même le *seul mal*, la seule chose que nous devions craindre absolument est *le péché* et ce qui peut nous conduire au péché.

Pour les autres maux, comme on peut les changer tous en un bien plus grand que le mal, nous ne devons les craindre sérieusement qu'autant qu'ils risquent de nous faire tomber dans le péché ou de nous y faire rester.

CE QUE LE PÉCHÉ A DE REDOUTABLE. — *a)* Pour *ceux qui aiment Dieu*, il est l'offense faite à Dieu, notre Père si grand, si beau, si bon pour nous, que nous devons avoir une peur extrême de contrister. Cette peur de déplaire à Dieu qu'on aime par-dessus tout est la crainte filiale qui est tant louée et recommandée dans nos Livres saints.

Cette crainte doit donner toute confiance à celui qui la possède et le remplir d'espérance, car elle est un signe de salut ; mais elle doit cependant subsister, même avec la plus grande confiance, car les saints eux-mêmes doivent faire leur salut avec crainte et tremblement.

Les saints eux-mêmes ont plusieurs motifs de craindre :

1° On ne sait jamais de certitude absolue, à moins de révélation, si on est digne d'amour ou de haine, et on ne peut jamais être sans inquiétude au sujet des péchés même pardonnés : *De propitiato peccato noli esse sine metu* (Eccli., v, 5).

2° Nous ne voyons pas le fond de notre cœur ; quelque attache, quelque recherche non remarquée par nous, mais vue par Dieu, peut gâter nos bonnes actions et nous valoir au moins le purgatoire.

3° Les jugements de Dieu sont insondables et sa justice est si grande que si elle s'exerçait sur nous sans miséricorde, même les saints auraient à trembler : *Væ etiam laudabili vitæ hominum si, remota misericordia, discutias eam* (S. Augustin). — *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit ?* (Ps. CXXIX, 3).

4° Tout homme est capable de péché, et même personne ne peut rester toujours sans péché. « Si nous disons qu'il n'y a pas de péché en nous, écrit S. Jean, nous nous flattons faussement et la vérité n'est pas en nous » (I Jo., I, 8).

5° Nous avons toujours de bien mauvais ennemis à craindre : le démon, le monde et la chair.

6° Enfin personne n'est assuré de la persévérance finale. Pour toutes ces raisons, les saints eux-mêmes doivent garder une certaine crainte, mais non pas une crainte exagérée qui enlève l'espérance et fasse tomber dans la pusillanimité, le scrupule ou le désespoir.

Une crainte modérée qui stimule l'ardeur et rend attentif et vigilant, est bonne et salutaire. Heureux ceux qui la possèdent ! *Beati omnes qui timent Dominum !* (Ps. CXXVII, 1).

b) Pour ceux qui *n'aiment pas le bon Dieu* et n'ont point par conséquent la crainte filiale qui naît de l'amour et est l'amour même, ils doivent trembler et sécher de frayeur, car 1° le péché leur mérite la colère de Dieu et les châtiments de sa justice ; 2° rien ne les garantit que cette justice ne va pas sévir contre eux ; 3° quand Dieu châtie avec la rigueur de sa justice, il doit châtier en Dieu ; 4° celui qui est en état de péché est sur une pente glissante et tout au bord d'un abîme effrayant ; 5° toute la création est au service de Dieu pour punir les méchants : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (Sap., v, 21).

Cette crainte des châtiments s'appelle la crainte servile. Elle est déjà une grâce de Dieu et Dieu l'envoie au pécheur pour le forcer à quitter le péché et à revenir à l'amour.

C'est cette double crainte, filiale et servile, que les parents doivent inspirer à leurs enfants, mais surtout la crainte filiale. Il faut qu'ils se servent quelquefois de la crainte des châtiments pour détourner du péché ou pour en faire sortir. Mais il ne faut pas qu'ils ne montrent en Dieu à leurs enfants qu'un « père fouettard » qui ne fait que tenir la verge pour corriger les indociles. Ce fut la grande faute du jansénisme de faire de notre religion une religion de crainte servile, tandis qu'elle doit être avant tout une religion d'amour. La crainte servile seule, du reste, ne suffit pas à retenir dans le devoir. Il faut donc avant tout apprendre aux enfants à aimer le bon Dieu et à avoir par conséquent peur de lui déplaire.

QUE DIRE DES AUTRES CRAINTES. — 1° Les *frayeurs folles et imaginaires* des enfants et de quelques personnes ne sont pas un péché, mais elles sont mauvaises et doivent être combattues, comme on le fit pour la petite sainte Thérèse de Lisieux.

2° La peur du « qu'en dira-t-on, » autrement dit le *respect humain* est une folie, une lâcheté et une faute. Une *folie*, car avoir peur des appréciations et des jugements des hommes, c'est avoir peur de rien, comme les oiseaux qui ont peur d'un mannequin ou d'un tourniquet. Une *lâcheté*, car c'est se laisser désarmer et mettre en fuite par un ennemi qu'on devrait fouler aux pieds. Une *faute*, car c'est faire plus de cas de la créature que du Créateur.

Et cependant le respect humain est, avec l'ignorance religieuse, une des plus grandes plaies de notre époque.

3° La peur des *maux temporels* : pertes, maladies, disgrâces, persécutions, ne doit pas faire une très grande impression sur le chrétien. Il ne doit pas les redouter trop, puisqu'il peut par l'amour les changer en biens mille fois plus grands que le mal

lui-même. En réalité, quand on sait les sanctifier, ils sont un gain considérable. On ne doit surtout jamais commettre le péché pour éviter ces maux ou pour s'en délivrer. Plutôt la pauvreté, l'exil, les tracasseries, les supplices, et même la mort, que le péché.

II. — Les pas de géant

« *Quand je me crois en danger, je joue des jambes et pour fuir je fais des bonds d'une grandeur étonnante. Chrétien, ces bonds devraient te faire penser aux grands pas, aux pas de géant que Jésus a faits et fait encore pour courir après toi et t'emmener au ciel :* Exultavit ut gigas ad currendam viam (Ps. XVIII, 6).

Rappelons sommairement ces pas : ils sont l'histoire de l'amour de Jésus pour nous :

1° *Des hauteurs et des splendeurs de l'Infini au jardin de l'Eden.* Le Dieu qui habite des hauteurs inaccessibles nous a tant aimés qu'il a créé pour nous la terre, sur cette terre l'Eden, et qu'après avoir créé et mis nos premiers parents dans cet Eden, il s'est abaissé jusqu'à venir converser complaisamment avec eux.

2° *De l'Eden dans le sein de Marie.* L'homme aimé s'est révolté contre son Dieu. Au lieu de le rejeter, de le maudire ou de l'anéantir, Dieu a envoyé son propre Fils, Dieu comme lui, pour restaurer les ruines accumulées par le péché d'Adam et par les péchés de sa race. Pour exécuter ce travail de restauration, le Fils de Dieu n'a pas eu horreur d'entrer et de rester neuf mois dans le sein d'une vierge, de se faire homme comme nous, de devenir notre frère pour refaire de nous les enfants de Dieu.

3° *Du sein de Marie dans la crèche.* Pour faire son apparition au milieu des hommes, le Fils de Dieu incarné a voulu naître dans une étable et avoir une crèche pour berceau. Ah ! c'est qu'il a voulu venir chercher l'homme jusque là où l'homme s'était abaissé, jusqu'au milieu des animaux sans raison, car par les passions de la chair l'homme s'était rendu semblable à la brute. Jésus est donc venu pour lui jusque dans l'étable et en se couchant devant lui dans la crèche il lui dit : « Homme animal, mange-moi pour redevenir un Dieu. »

4° *De la crèche à Nazareth.* Pour sauver les hommes, Jésus leur apportait la lumière ; il voulait les instruire, mais il a voulu prêcher d'exemple avant de prêcher par paroles. Et voilà pourquoi il a voulu passer son enfance dans la condition ordinaire de la plupart des hommes, dans une maison d'ouvrier ; là il a vécu une vie de prière, de travail, d'obscurité, de pauvreté, d'obéissance, de progrès incessants dans la vertu. Quel beau modèle !

5° *De Nazareth dans la Judée et la Galilée, de ville en ville, de bourgade en bourgade.* A la prédication par l'exemple, Jésus a voulu joindre la prédication par paroles. Pour se faire mieux comprendre et faire accepter son enseignement, il a répandu à profusion les bienfaits et les miracles. Voilà le chemin bien tracé pour nous.

6° *Des courses apostoliques sur la croix.* L'homme que Jésus venait sauver était l'homme coupable et méritant la foudre des vengeances divines, et ces foudres allaient tomber sur lui. Jésus s'est élancé sur la croix entre le ciel et la terre pour recevoir sur lui les coups qui nous étaient destinés et pour nous les épargner. Il a voulu être puni à notre place.

7° *De la croix dans le tombeau.* Jésus mort pour nous sur la croix a voulu descendre dans le tombeau pour nous en diminuer l'horreur, pour faire de la mort, pour lui comme pour nous, la semence d'une meilleure vie, comme le grain jeté en terre meurt pour revivre.

8° *Du tombeau dans son Eglise,* pour y revivre et y continuer sa vie et son rôle parmi les hommes. L'amour veut l'union. Jésus a racheté l'humanité par sa mort. Il a voulu ensuite se l'unir. Il l'a constituée en un grand corps dont il s'est établi la tête invisible et auquel il a communiqué son Esprit. Par cette Eglise, il va à la conquête des âmes dont il veut faire ses membres et les héritières de son ciel.

9° *De l'Eglise et par l'Eglise sur nos autels.* Les hommes rachetés continuent à offenser Dieu et à mériter les coups de la colère divine. Jésus dans son Eglise continue en tout temps, en tous lieux, son sacrifice du Calvaire ; il arrête ainsi les coups qui devraient nous frapper et il fait arriver à toutes les âmes la vertu de son sang versé pour nous. A la messe il est pour nous un paratonnerre et la source des grâces.

10° *De l'autel au tabernacle.* Jésus ne s'est pas contenté de nous continuer son immolation du Calvaire : il a voulu nous continuer aussi sa présence corporelle et par cette présence être au tabernacle l'Emmanuel, le Dieu avec nous, le compagnon et le soutien de notre exil.

11° *Du tabernacle dans nos cœurs.* Voici la plus grande merveille de l'amour de Jésus, le mémorial, le résumé des merveilles de l'amour.

Ce n'est pas assez pour lui d'être près de nous, il veut venir en nous. Il veut être mangé par nous pour nous transformer en lui et faire de nous aussi des dieux.

12° *De nos cœurs dans le ciel,* en nous y emmenant avec lui. Après avoir couru après nous à pas de géant, Jésus nous a enfin trouvés, il s'est uni à nous, nous a transformés en lui. Dans une dernière communion il voudra achever son œuvre. Il viendra apporté par son prêtre et s'adressant à notre âme il lui dira : « Ma bien-aimée, j'ai couru à ta recherche ; maintenant que je te possède, viens, viens avec moi. » Ce disant, il brisera les liens qui unissent notre âme à notre corps et s'emparant d'elle il l'emportera avec lui dans le ciel pour lui faire partager sa gloire et son bonheur.

Oh ! la belle, la ravissante histoire de l'amour de Jésus pour nous ! Quand vous verrez bondir le lièvre, souvenez-vous-en et aimez un peu plus un Dieu qui vous a tant aimés.

88

Le cœur

Aujourd'hui, c'est un prédicateur caché en nous, mais dont l'action physique et morale se montre bien au dehors : c'est le cœur.

I. — Le cœur et le sang de Jésus

« *O homme, c'est moi qui entretiens la vie en toi en faisant circuler le sang jusqu'aux extrémités de ton corps : je dois te faire penser à un autre cœur, à un autre sang bien plus précieux encore pour toi : au cœur et au sang de Jésus, qui entretiennent la vie surnaturelle dans les âmes. Sache apprécier leur grand bienfait et le mettre à profit.* »

Dans l'organisme humain, le sang joue un rôle essentiel à la vie : c'est lui qui sans cesse renouvelle et envoie dans toutes les parties du corps, y conserve, entretient et accroît la vie ; c'est grâce à l'action puissante du cœur que ce sang peut se renouveler, circuler et exercer son action vivifiante.

Ah ! que voilà bien le rôle, l'action du sang et du cœur de Jésus dans le monde des âmes !

1° Le sang de Jésus. — Le sang de Jésus a été formé du sang très pur et du lait virginal de Marie, sous l'action toute-puissante du St-Esprit. Pendant trente-trois ans, circulant dans les veines du Sauveur, il a entretenu en lui la vie qu'il a consacrée à notre service. Coulant sous le couteau de la circoncision, il a commencé la génération nouvelle des enfants de Dieu, en lui donnant comme source un sang divin. Au Jardin des Oliviers, il a ruisselé jusqu'à terre, parce qu'à ce moment nos péchés et tous les péchés des hommes mettaient le cœur de Jésus sous le pressoir. Jésus a voulu par là faire passer son sang de son cœur dans les nôtres pour les laver de tant d'iniquités et nous donner une vie nouvelle, comme la pluie tombant sur la terre la lave et donne une nouvelle vie aux plantes.

C'est encore ce sang, versé à la flagellation, au couronnement d'épines, au crucifiement, qui a été le prix du rachat des âmes.

C'est enfin ce sang qui, s'échappant avec de l'eau du cœur de Jésus entr'ouvert par la lance, est le symbole de l'Eglise tirée du côté du nouvel Adam endormi et devenant par l'eau et le sang la Mère des vivants ; l'eau en effet efface le péché au baptême et le sang, dans l'Eucharistie, devient l'aliment divin des âmes.

2° Le cœur de Jésus. — Dans le corps humain, c'est le cœur qui fait circuler le sang et en envoie la vertu à toutes les parties. C'est aussi le cœur de Jésus, *dont toutes les messes qui se célèbrent sans interruption sur la terre sont comme les battements*, qui fait arriver à tous les membres de son corps mystique l'efficacité de son sang répandu au Calvaire. C'est ainsi que le cœur de Jésus devient comme le cœur universel de l'humanité et est pour elle la source, l'animateur, l'aliment de la vie surnaturelle. Combien, à ce point de vue, il mérite déjà nos adorations, nos remerciements, à cause de l'application qu'il nous fait de la vertu rédemptrice, purificatrice et vivificatrice de son sang ! Il est déjà ainsi le soleil des âmes, puisqu'il fait sentir sa vertu à toutes les âmes.

II. — Le symbole de l'amour

« *Mon rôle n'est pas seulement de faire circuler le sang : je suis aussi l'organe, le siège et pour cela le symbole de l'amour sensible. C'est donc dans le cœur de Jésus que l'amour divin s'est incarné pour joindre en notre faveur à l'amour infini, qui est Dieu, tout l'amour dont est capable une simple créature.* »

O amour de mon Dieu, que vos inventions sont admirables ! Combien nous devons être heureux de retrouver cet amour symbolisé et rendu sensible pour nous dans le cœur de Jésus ! Quelle merveille d'amour nous trouvons dans ce divin cœur !

Il y a d'abord en lui l'amour divin, l'amour infini qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer. Il y a ensuite un amour créé, un amour sensible semblable au nôtre, mais dépassant tous les amours créés, dépassant même les amours réunis de toutes les créatures. Ces derniers, à côté de l'amour du cœur de Jésus, ne sont qu'une étincelle, que dis-je ? ne sont que glace.

C'est cet amour du cœur de Jésus qui a été le principe de tous les bienfaits que Jésus nous a apportés et nous apporte encore tous les jours. Il lui a fait faire des folies d'amour.

Et dire que ce cœur est si peu aimé ! Jésus est venu se plaindre lui-même à sainte Marguerite-Marie de ne recevoir que des ingratitudes, des outrages, en retour d'un si grand amour.

Soyons donc plus dévots à ce divin cœur ! Portons le scapulaire ou au moins la médaille du Sacré-Cœur. Célébrons pieusement les premiers vendredis, selon le désir qu'il a exprimé. Joignons notre apostolat au sien par l'apostolat de la prière. Faisons quelquefois la veillée sainte pendant la nuit du jeudi au vendredi. Chômons et célébrons avec toute la ferveur possible la grande fête qu'il a demandée pour le vendredi qui suit l'octave du St-Sacrement. Propageons de toutes nos forces la dévotion au Sacré-Cœur.

Nous aurons part ainsi à toutes les faveurs promises par ce divin cœur à tous ceux qui lui seront dévots.

Mais aimons surtout la messe et communions aux messes auxquelles nous assistons, pour participer pleinement à sa vertu.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXII

L'image du Sacré-Cœur

Une image qui se trouve dans la plupart de nos demeures, mais que je voudrais voir partout pour la protection et les grâces précieuses dont elle est le signe, c'est celle du Sacré-Cœur.

* *

Lorsque Notre-Seigneur s'est révélé à sainte Marguerite-Marie, voici comment celle-ci l'a vu : « C'était, nous dit-elle, le jour de la fête de S. Jean ; le cœur adorable de mon Dieu me fut présenté tout rayonnant de feu et de flammes ; la plaie qu'il reçut sur la croix y était visible ; il y avait tout autour du cœur divin une couronne d'épines et il était surmonté d'une croix. » Telle est bien l'image que nous connaissons.

Cette image nous représente d'abord le *cœur* de Jésus, c'est-à-dire l'une des parties les plus nobles de son corps adorable. Dans notre organisation physique, le cœur joue un rôle important : que ses pulsations s'opèrent d'une façon anormale, irrégulière, nous sommes en danger de mourir ; qu'il cesse de battre, nous cessons aussitôt de vivre. Pareillement, dans l'ordre moral, nous ne valons, nous ne sommes quelque chose que par le cœur, car là, sous ces arceaux mystérieux, est le siège des nobles affections et des pensées généreuses.

On saisit donc tout le prix qui s'attache au culte du cœur de Jésus. Organe d'une vie à la fois divine et humaine, il a distillé l'une après l'autre sur la croix toutes les gouttes du sang rédempteur, comme il distille encore chaque matin sur l'autel toutes les gouttes du calice eucharistique ; il est la source intarissable d'où jaillissent tant de merveilles d'amour sur le monde des âmes. La plus pure des affections humaines, fût-ce la tendresse maternelle, n'approche pas de la sienne, et même tous les amours angéliques ne valent pas un battement de ce cœur que tout le ciel adore et qui fait sur la terre l'objet immédiat de notre piété.

Dans cette image, le cœur de Jésus s'offre aussi à nous tout *environné de flammes*. Or ces flammes qui en sortent continuellement sans le consumer, comme il en advint autrefois pour le buisson de Moïse, sont le symbole de sa charité. Foyer d'un amour infini, il embrase dans le ciel le cœur des séraphins, et il embraserait tous les nôtres si les glaces du péché ne s'y opposaient. Pour nous aimer, Jésus a été libéral jusqu'à la prodigalité. Non seulement tout ce que nous possédons et tout ce que nous sommes, nous le lui devons, mais il nous donne journellement et sans se lasser. Aucun sacrifice ne l'arrête, nos rebuts eux-mêmes ne le découragent point. Et après nous avoir tout donné, il se donne dans le mystère de sa vie par les effusions de sa grâce et plus encore dans le mystère de la communion où, aussi souvent qu'il nous plaît, nous pouvons recevoir sa propre chair comme aliment.

L'Evangile est la touchante histoire de son cœur : tous les malades qu'il a guéris, tous les malheureux qu'il a consolés, tous les pécheurs qu'il a pardonnés nous disent combien il sait aimer, combien il nous aime dans cet état d'humiliation qu'il accepte sous les voiles de l'hostie, combien il veut nous aimer jusqu'à la dernière heure du monde. Combien peu l'humanité le paie de retour ! Souvent il ne reçoit pas même une prière de reconnaissance. Oh ! qu'il pouvait bien dire à sainte Marguerite-Marie : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes ! »

L'image du cœur de Jésus se montre enfin *surmonté d'une croix* entrelacée de sanglantes épines et tout empourprée de sang. Ce cercle d'épines qui l'étreint douloureusement, la plaie toujours ouverte qui le déchira, tout nous y rappelle les brisements de ce même cœur au Jardin des Olives quand Jésus disait dans une prière anéantie, en proie à toutes les tristesses de l'abandon et de la douleur : « Mon Père, mon Père, si vous le voulez, que ce calice s'éloigne de moi ! » Mais ces épines expriment peut-être mieux encore la plainte qu'il laisse échapper en apparaissant à sainte Marguerite-Marie : « Et pour tout je ne reçois de la plupart des hommes que des ingratitudes ! »

Si le souvenir du Golgotha, si la seule vue d'un crucifix a souvent triomphé des âmes les plus rebelles, que ne devrait pas faire le cœur de Jésus en nous rappelant tous les trésors de salut et d'amour qu'il contient ! A la pensée que nombre de chrétiens rendent sa blessure plus large et plus profonde encore par l'abandon où ils le laissent et les outrages dont ils l'abreuvent — et qui donc oserait dire qu'il n'y est pas pour quelque chose ? — devant cette plaie toujours béante du cœur de Jésus, cent fois le jour, en revoyant son image, notre piété voudra l'assurer que nous l'aimons, que nous voulons toujours l'aimer davantage et travailler avec lui au bien de tous ceux que la Providence désigne à notre zèle. Nous ferons ainsi sa joie, autant qu'une pauvre petite âme comme la nôtre en est capable ; et pour nous, auprès de lui, dans son intimité, toutes choses deviendront douces, même l'isolement, la privation et la douleur.

* *

L'image du Sacré-Cœur est un gage de salut. « Partout où cette image sera exposée, a dit Notre-Seigneur, elle attirera toutes sortes de grâces. » Elle orne la plupart de nos demeures. Quelques-uns la portent sur eux-mêmes ; d'autres se contentent de la placer dans leurs livres de prières. A la maison, il est bon de la mettre en un endroit où nous devons passer plus souvent, afin que notre regard s'y arrête. Non seulement elle éveillera en nous un sentiment plus vif de piété, mais elle y sera un signe protecteur.

PLANS POUR SERMONS A L'OCCASION D'UNE BÉNÉDICTION DE LA MER

I

LA VIE DU MARIN ET CELLE DU CHRÉTIEN

Les auteurs antiques faisaient volontiers représenter leurs pièces devant un décor naturel. Quand il s'agit de présenter à des chrétiens le grand drame de leur appel à la foi et au salut, aucun décor ne saurait mieux convenir que celui que nous avons sous les yeux. Demandons à la mer d'élever nos cœurs jusqu'à Dieu et de nous inspirer sentiments et résolutions utiles.

I. — *La vocation et l'apprentissage*

1° Du marin. — *a)* Appel très puissant, parfois irrésistible, à la vie du marin. Celui qui naît sur les bords de la mer apprend de bonne heure à connaître, comprendre et aimer la mer.